

Amour et anarchie sans voix

« J 'SUIS un type à part : une graine d'ananas » : Léo Ferré, qui vient de mourir à 77 ans près de Sienne, dans cette Italie où il avait élu domicile depuis 25 ans, n'aura de toute sa vie jamais démenti cette profession de foi.

L'«anar» était né à Monaco, ce qui lui sera reproché maintes années plus tard lorsqu'au plus fort des années de l'immédiat après 68, quand la jeunesse s'efforçait d'entrer dans les concerts aux cris de «musique gratuite», certains lui reprochaient d'être un «anar en Rolls», un véhicule, qu'il ne posséda jamais, lui préférant le confort des Mercedes.

Crinière blanche, yeux cliquotants, le «ferrailleur du show-biz» ne se maquillait pas plus sur scène (il avait une chemise noire comme seule coquetterie) qu'à la ville. «Rien dans les poches, rien dans les mains, tout dans la tronche», avait un jour déclaré ce provocateur, anarchiste et poète.

Car Ferré était un amoureux de la métrique : «je cause avec mon cœur, avec mes tripes aussi, et même si ça sent mauvais, les mots sont proprés», s'était-il exclamé.

Après avoir fait la «drôle de guerre» comme officier de Spahis, Ferré avait débuté en 1947 dans les cabarets parisiens («Le bœuf sur le toit», «Milord l'Arsouille»...). Contemporain de Georges Brassens, un peu plus âgé que Jacques Brel, Léo Ferré va compter autant que ses deux pairs.

Léo la tendresse

Epris de poésie, Léo Ferré fera s'intéresser à Villon, Rimbaud, Verlaine, Apollinaire toute une génération de gamins qui n'auraient jamais sans doute prolongé le contact avec la poésie au-delà du lycée s'ils n'avaient pas rencontré en chemin l'homme à la crinière de

En 1970, en effet, Ferré se lie d'amitié avec le groupe de rock français Zoo, avec qui il enregistrera un album, qui contient notamment la chanson «La the Nana», se produisant en concert avec eux le plus gros de l'année 70. C'est l'époque des luttes de l'après 68. On écoute «de vieux» dans les chambres de «cité-U», comme les Stones ou Dylan.

Léo Ferré est vu très souvent -comme Catherine Ribeiro ou Jean-Roger Cassimon avec qui il a écrit certaines de ses premières chansons- dans les concerts de soutien aux grévistes dans les usines et pour diverses causes.

Ferré, c'est celui qui donnera des raisons d'espérer à toute une génération avec «Monsieur mon passé», «La vie d'artiste», «Thank you satan», «La solitude». Il initie les gamins chevelus à l'anarchie : «Beatnik? fais toi anar», conseille-t-il aux enfants de mai 68 dans «Salut Beatnik». Mais au-delà de l'imprécateur, il y a aussi Ferré la tendresse, comme en témoigne, en 1970, «Avec le temps». Aux côtés de «Ne me quitte pas», de Brel, la composition constitue pour beaucoup de Français -toutes générations confondues- un des grands classiques de la chanson française. Dans ces années-là, un disque-symbole incarne le mieux les deux passions de l'homme : «Amour anarchie».

Reparti avec ceux qui disaient « non »

Ombreux, Ferré ne faisait rien pour paraître sympathique. A la différence d'un Gainsbourg, il ne sut jamais utiliser les médias et

ne chercha pas davantage à se concilier les modes. Mieux même, il s'en défiait profondément et en 1986 il présentait en récital «Les poètes» à une époque où Gainsbarre flirtait avec le rap. Deux ans plus tard, il dénonçait la mainmise de l'argent sur la culture, lui qui n'aurait sans doute jamais fait appel à un sponsor.

Au moment où Ferré est mort dans la campagne italienne, il regrettera certainement une chose : ne pas avoir eu les honneurs d'une grande salle de la capitale. Défenseur d'une morale du refus, il est reparti «avec ceux qui disent non, toujours pour le prince».



«Pépée»... En 1961, Léo Ferré et sa femme se prennent d'affection pour une petite guenon qui faisait partie d'un numéro de singes dressés à l'Alhambra. «Pépée» deviendra une chanson en 1969.

« Il a bousculé les mots »

La mort de Léo Ferré a suscité de nombreuses réactions dont celle du Président de la République, François Mitterrand, qui lui a rendu hommage en déclarant que «la France perdait avec lui l'un des créateurs qui ont porté et de son plus haut degré d'exigence et de qualité». «Il incarnait, plus que tout autre, a poursuivi François Mitterrand, la tradition qui, depuis le Moyen Age, n'a cessé d'unir la poésie et la musique, le souci de l'art et l'amour du peuple».

Le ministre de la Culture, Jacques Toubon, a estimé «qu'avec sa sensibilité à fleur de peau, son romantisme, son goût pour l'anarchisme qu'il a su rendre classique, il est resté fidèle à ses engagements premiers, à sa rigueur, à ses exigences de qualité». Grâce à sa musique, Rutebeuf, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Aragon et Apollinaire sont devenus les familiers de la rue et de la chanson française. Toujours, et par delà ses engagements et la fureur des événements, il

est resté avant tout un artiste. Avec celles de Georges Brassens et de Jacques Brel, ses créations demeureront dans nos mémoires.

Pour Gilbert Bécaud, «il laisse l'image d'un poète sincère, un poète conduit par une étoile. C'était un homme d'un autre temps. Il reviendra sous forme de chanson. Il n'est pas parti pour de bons».

Saluant Léo Ferré «mémoire de nos révoltes, poète de nos espérances», Jack Lang à l'annonce de sa mort a déclaré : «Tendre et rebelle, il est la mémoire de nos révoltes, le poète de nos espérances. Il a bousculé les mots, chamboulé les sons avec un art inimitable qui l'a placé au sommet des inventeurs de beauté. Juvénile jusqu'au bout, il est à jamais irrécupérable par les puissants de ce monde. J'ai aimé sa bonté, j'ai aimé son âme perpétuellement jeune. Salut ami Léo, notre grand frère pour toujours».

Léo

Ferré a été inhumé hier dans l'intimité au cours d'une cérémonie empreinte de simplicité, accompagné de sa famille et de quelques amis au cimetière de la Principauté de Monaco où il était né le 24 août 1916.

«Il voulait assister à sa mort en tant que spectateur, mais en a-t-il eu le temps», a dit un admirateur qui s'était glissé dans le cimetière.

